

Une théorie déjà ancienne faisait sortir la religion de la crainte qu'en pareil cas¹ la nature nous inspire : *Primus in orbe deos fecit timor*². On est allé trop loin en la rejetant complètement ; l'émotion de l'homme devant la nature est sûrement pour quelque chose dans l'origine des religions. Mais, encore une fois, la religion est moins de la crainte qu'une réaction contre la crainte, et elle n'est pas tout de suite croyance à des dieux. Il ne sera pas inutile de procéder ici à cette double vérification. Elle ne confirmera pas seulement nos précédentes analyses ; elle nous fera serrer de plus près ces entités dont nous disions qu'elles participent de la personnalité sans être encore des personnes. Les dieux de la mythologie pourront sortir d'elles ; on les obtiendra par voie d'enrichissement. Mais on tirerait aussi bien d'elles, en les appauvrissant, cette forme impersonnelle que les primitifs, nous dit-on, mettent au fond des choses. Suivons donc notre méthode habituelle. Demandons à notre propre conscience, débarrassée de l'acquis, rendue à sa simplicité originelle, comment elle réplique à une agression de la nature.

[...] Le tremblement de terre de San Francisco fut une grande catastrophe. Mais à [William] James, placé brusquement en face du danger, il apparaît avec je ne sais quel air bonhomme, qui permet de le traiter avec familiarité. « Tiens, tiens ! c'est ce vieux tremblement de terre. » [...] Une certaine camaraderie entre lui et nous est possible. Cela suffit à dissiper la frayeur, ou plutôt à l'empêcher de naître. D'une manière générale, la frayeur est utile, comme tous les autres sentiments. Un animal inaccessible à la crainte ne saurait pas fuir ni se garer ; il succomberait bien vite dans la lutte pour la vie. [...] Quand le péril est extrême, quand la crainte atteindrait son paroxysme et deviendrait paralysante, une réaction défensive de la nature se produit contre l'émotion qui était également naturelle. Notre faculté de sentir ne pourrait certes pas se modifier, elle reste ce qu'elle était ; mais l'intelligence, sous la poussée de l'instinct, transforme pour elle la situation. Elle suscite l'image qui rassure. Elle donne à l'Événement une unité et une individualité qui en font un être malicieux ou méchant peut-être, mais rapproché de nous, avec quelque chose de sociable et d'humain.

[...] Il faut aller à la recherche de ces impressions fuyantes, tout de suite effacées par la réflexion, si l'on veut retrouver quelque chose de ce qu'ont pu éprouver nos plus lointains ancêtres. On n'hésiterait pas à le faire, si l'on n'était imbu du préjugé que les acquisitions intellectuelles et morales de l'humanité, s'incorporant à la substance des organismes individuels, se sont transmises héréditairement. Nous naîtrions donc tout différents de ce que furent nos ancêtres. Mais l'hérédité n'a pas cette vertu. [...] Nous voulons que l'homme naisse supérieur à ce qu'il fut autrefois : comme si le vrai mérite ne résidait pas dans l'effort ! [...] Mais il y a encore un autre orgueil, celui de l'intelligence, qui ne veut pas reconnaître son assujettissement originel à des nécessités biologiques. [...] Son rôle originel est de résoudre des problèmes analogues à ceux que résout l'instinct, par une méthode très différente, il est vrai, qui assure le progrès et qui ne se peut pratiquer sans une indépendance théoriquement complète à l'égard de la nature. Mais cette indépendance est limitée en fait : elle s'arrête au moment précis où l'intelligence irait contre son but, en lésant un intérêt vital. L'intelligence est donc nécessairement surveillée par l'instinct, ou plutôt par la vie, origine commune de l'instinct et de l'intelligence. Nous ne voulons pas dire autre chose quand nous parlons d'instincts intellectuels : il s'agit de représentations formées par l'intelligence naturellement, pour s'assurer par certaines convictions contre certains dangers de la connaissance. Telles sont donc les tendances, telles sont aussi les expériences dont la psychologie doit tenir compte si elle veut remonter aux origines.

¹ Cas mentionné dans la phrase précédant l'extrait : une catastrophe imprévisible.

² « C'est en premier la crainte qui a créé les dieux sur terre » [Non traduit par Bergson].

Henri Bergson, *Les Deux Sources de la morale et de la religion* [1932],
chapitre II « La religion statique », Paris, Puf, « Quadrige »
[édition critique dirigée par F. Worms, avec un dossier critique
de F. Keck et G. Waterlot], 2013, pp. 160-169.